

8^e Festival *Présence autochtone* Vues d'Amérique

Carlo Mandolini

Number 198, September–October 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49168ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mandolini, C. (1998). 8^e Festival *Présence autochtone* : vues d'Amérique. *Séquences*, (198), 13–14.

8^e Festival *Présence autochtone*

VUES D'AMÉRIQUE



Smoke Signals

En juin dernier, Montréal célébrait la huitième édition de *Présence autochtone*, une manifestation culturelle multidisciplinaire favorisant l'expression des peuples autochtones d'Amérique. Chaque année, l'un des volets les plus en vue est la présentation du festival cinématographique. Cette année, plus d'une cinquantaine de productions, provenant des quatre coins d'Amérique, ont été présentées. Impressions et couleurs d'un festival qui cherche à tisser des liens et qui a su se faire revendicateur.

Figures paternelles

On a beaucoup parlé de *Smoke Signals* (Chris Eyre, États-Unis), présenté en ouverture du festival. D'une part, parce que le film a remporté deux prix au festival de Sundance, mais aussi, parce qu'il est célébré comme le premier long métrage entièrement réalisé et interprété par des autochtones. Cette *catégorisation* est cependant réductrice, car ce film, malgré son traitement filmique et narratif plutôt conventionnel et bon enfant, est particulièrement savoureux. Il a

U X U @ N

JUDITH DUBEAU

COMMUNICATIONS

190A, av. de l'Épée
Outremont, Québec H2V 3T2
tél.: 514.495.8176 fax: 514.495.1009

beaucoup de rythme et son récit renferme des moments très sympathiques. *Smoke Signals* raconte le pèlerinage de deux jeunes autochtones qui quittent leur réserve en Idaho pour rejoindre les lieux de la mort du père de l'un d'eux, en Arizona. Il y a dans ce voyage tous les thèmes importants touchant l'idée de la quête d'identité collective et individuelle, et aussi une certaine remise en question soulignée par la mise à mort symbolique du père par le fils.

Le rôle et la figure paternels sont également bouleversés dans *Chronique de Nitinaht* (Maurice Bulbulian, Canada). Dans la plus pure tradition du cinéma direct, le réalisateur a proposé à une communauté autochtone de Colombie-Britannique de faire le deuil, par l'intermédiaire de la vidéo, d'une sombre histoire d'inceste qui a secoué la communauté. Le but de ce film est d'«ouvrir une brèche dans le mur du silence» afin d'amorcer un processus de guérison qui passe par la collectivité. La vidéo devient instigatrice d'un phénomène de communication sincère et troublant. Très rapidement le procédé cinématographique disparaît au profit de l'émotion. Aussi, le spectacle devient expérience de partage et communion, contribuant grandement à la valorisation du document.

Tout aussi troublant est le moyen métrage documentaire *Le songe du diable* (Mary Ellen Davis, Canada), tourné il y a déjà six ans, qui va à la rencontre des paysans guatémaltèques et de leurs conditions de vie particulièrement difficiles. Ici le cinéma se veut outil d'intervention pour le bien des plus déshérités. Davis, qui revendique le droit à la subjectivité, veut permettre aux paysans de témoigner, avec émotion, des problèmes qui les accablent. La réalisatrice utilise très habilement le montage pour faire de ce film un pamphlet contre la classe dirigeante guatémaltèque. En effet, elle n'hésite pas à railler la tenue du concours Miss Guatemala et à dénoncer violemment les politiciens et l'armée que Davis associe à la mort et au diable !

Carlos Martinez Suarez

Très près du travail de Davis, il y a les vidéos de Carlos Martinez Suarez, réalisateur mexicain à qui le festival a rendu hommage, cette année, en programmant six de ses films. Le plus récent, *Casos de violencia contra comunidades indígenas*, s'insurge contre le sort réservé aux indiens du Chiapas par le gouvernement mexicain dans sa lutte contre le mouvement zapatiste. L'intervention de Suarez, qui s'étend de mars 95 à janvier 98, permet au spectateur de se retrouver au cœur de la colère et du désespoir des paysans, persécutés pour la simple raison de leur opposition au parti au pouvoir. Derrière la caméra, Suarez reste discret, agissant comme témoin privilégié. Son but n'est pas d'en arriver à une analyse objective du conflit, mais bien de prendre parti pour les paysans du Chiapas en leur donnant la parole et en

tendant de faire la lumière sur ce qui ressemble de plus en plus à une véritable guerre civile. Particulièrement impressionnantes sont les scènes où les paysans, femmes et enfants en première ligne, affrontent les militaires et hurlent leur colère. Mais au-delà de la signature politique du film, plusieurs images nous rappellent le drame humain au cœur de ce conflit où les enfants sont les premiers à souffrir. Un saisissant montage parallèle nous montre les sourires et la vivacité d'un jeune garçon, transformés, 23 jours plus tard, après une attaque dont sa mère et deux de ses soeurs sont victimes, en une expression de prostration. Contrairement au film de Davis, par exemple, ce film n'est pas un film coup de poing, mais plutôt une plainte lente qui, à l'aide d'une progression très dramatique des événements, finit par nous atteindre. **S**

Carlo Mandolini

**“EN NOMINATION POUR LA MEILLEURE
PIZZA AU CENTRE-VILLE”**

★★★★ “SOMPTUEUX” ★★★★★
Un régal pour le palais

**Le Rendez-vous
des cinéphiles**



PIZ PISTOL

Celui qui fait la pizza plus vite que son ombre



V.O. française

Maintenant à l'affiche!

RESTO-FINES PIZZAS
350 Ste-Catherine ouest
(coin Bleury) Montréal (514) 393-1822

